



RECEIVED

Déclarations et Discours

N° 75/23

LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE
AFFAIRES EXTÉRIEURES
OTTAWA

AUG 13 1975

LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE
REFERENCE

J'AI ACHEVÉ UN MONUMENT PLUS DURABLE QUE L'AIRAIN.

Allocution prononcée, le 11 juin, à la Maison Pearson, par l'honorable Mitchell Sharp, président du Conseil privé et secrétaire d'État par intérim aux Affaires extérieures, lors du dévoilement d'une fresque, de Charles Gagnon, à la mémoire du très honorable Lester B. Pearson.

Nous sommes aujourd'hui rassemblés autour de la famille Pearson pour honorer la mémoire d'un grand homme à qui le Canada doit beaucoup.

Nous sommes réunis dans le foyer de l'édifice qui porte son nom -- amis, collègues, associés -- pour rendre hommage à un éminent diplomate, un brillant secrétaire d'État aux Affaires extérieures, un chef de parti accompli et un grand premier ministre du Canada.

Les propos repris dans la fresque que nous dévoilerons dans quelques instants évoquent la grande oeuvre édiflée par Lester B. Pearson dans les charges qu'il a successivement assumées. Pendant 40 ans, Lester B. Pearson est demeuré sans répit au service du peuple canadien. Pendant toutes ces années le soutien de sa femme, Maryon Pearson, a trempé son ardeur. "Après tout, écrivait-il, peu après sa retraite dans *Words and Occasions*, "si je n'avais pas épousé Maryon Moodie, je n'aurais jamais occupé les charges qui m'ont permis d'écrire cet ouvrage".

Comme en témoigne le déroulement de sa carrière, les responsabilités publiques de Lester B. Pearson ont continuellement pris plus d'ampleur; et les réalisations à son crédit ont sans cesse pris plus d'envergure. Peut-être sa stature comme premier ministre du Canada a-t-elle porté ombrage à sa carrière diplomatique et à ses années de service comme secrétaire d'État aux Affaires extérieures, même si elles ont absorbé les trois quarts de sa vie publique. J'ai donc cru fort à propos de rappeler, en cet édifice et à cette occasion, la longue carrière de Mike Pearson, le diplomate.

Mike Pearson était déjà tout un personnage lorsque je suis arrivé à Ottawa en 1942. Je l'ai pourtant peu fréquenté jusqu'à ce que l'on m'invite à rejoindre la délégation canadienne à la conférence d'Atlantic City de l'Agence de réhabilitation, vers la fin des années quarante. On m'avait confié la première rédaction du discours que devait prononcer M. Pearson; et si ma mémoire est fidèle, il est bien resté quelques phrases de cette première rédaction...dans la

version finale de ce texte -- je ne sais plus très bien si s'était la dixième ou la onzième! "Cent fois sur le métier...", a dit Boileau: j'ai alors compris pourquoi c'était l'auteur favori des diplomates.

Après qu'il eut accédé au Conseil des ministres, j'ai côtoyé Mike Pearson beaucoup plus régulièrement. C'est ainsi qu'en 1955, j'ai eu l'avantage d'accompagner les Pearson à Moscou. On commençait alors de parler de dégel entre l'Est et l'Ouest -- la détente n'est venue que plus tard; ce voyage est donc mémorable et pour plusieurs raisons. Je me souviens très bien de l'allocution prononcée par Mike Pearson lors d'une réception donnée à notre ambassade. "Le Canada, a-t-il dit, est une petite puissance: beaucoup de géographie, pas tellement d'histoire et une population modeste. Mais la situation du pays est stratégique, puisqu'il fait le pont entre l'Union soviétique au nord et les États-Unis au sud", a-t-il poursuivi; "rien d'étonnant, en conséquence, à ce que le Canada subisse les pressions de l'une et des autres." Kaganovich qui était de la fête s'empressa de l'interrompre: "Pour ce qui est de l'Union soviétique, soyez assuré que ces pressions sont amicales"; et Mike Pearson de répliquer: "Soyez assuré que les pressions les plus fortes que je connaisse sont celles de nos amis."

Qu'il me soit permis d'évoquer quelques autres souvenirs personnels tirés du témoignage que mon collègue, M. Allan MacEachen, avait préparé pour ce dévoilement:

"Mon association avec Mike Pearson remonte à mon élection au Parlement, en 1953. Les caricaturistes avaient déjà fait du noeud papillon sa marque de commerce comme secrétaire d'État aux Affaires extérieures. Sans vouloir vous offenser, monsieur le premier ministre, j'ajouterai qu'il a été le premier à siéger au Parlement, 'fleur à la boutonnière'; car pour atténuer la sévérité de son uniforme diplomatique, il lui arrivait souvent d'épingler une rose au revers de sa veste. Après le premier ministre Saint-Laurent, Mike Pearson était déjà à ce moment, le plus célèbre des ministériels; j'étais pour ma part assis si loin sur l'arrière-banc qu'un pas de plus et je me retrouvais dans le couloir que M. Pearson ne cessait de traverser de son pas alerte. Un jour, il revenait des Nations Unies pour faire rapport au Parlement; le lendemain il repartait pour l'OTAN ou quelque autre rencontre".

"Et pourtant, il prenait le temps d'écouter les discours des simples députés: j'avoue avoir été flatté lorsqu'il a pris la peine de commenter l'un de mes premiers efforts oratoires. Il devait peu après m'aider à contourner la règle de l'ancienneté et à faire partie de la délégation parlementaire auprès des Nations Unies, cette

année-là. C'est donc Mike Pearson lui-même qui m'a le premier poussé dans l'ornière diplomatique!"

"Mais j'ai beaucoup mieux connu Lester B. Pearson après 1958 alors que, délaissant pour de bon le pantalon rayé sans pour autant abandonner le noeud papillon, il devenait chef du Parti libéral et, partant, chef de l'Opposition. L'interruption inopinée de mon propre mandat parlementaire m'avait donné toute liberté de me joindre au bureau de M. Pearson. Au cours des années longues et difficiles qui l'ont conduit au poste de premier ministre en 1963, j'ai vu comment il a graduellement adapté l'expérience acquise au cours de sa carrière diplomatique à une vocation toute autre, mais de nature non moins politique."

Comme Allan MacEachen, je crois qu'il faut attribuer d'abord et avant tout le succès de Lester B. Pearson comme chef de parti et premier ministre à l'habileté exceptionnelle avec laquelle il a su rassembler et faire travailler son équipe, en dépit des difficultés et des revers auxquels nous devons faire face à cette époque. C'est dans les coulisses de la politique internationale, j'en suis sûr, qu'il a développé ce rare talent, en poussant dans la voie de la coopération des protagonistes bien plus nombreux et dont les intérêts et les convictions étaient encore plus difficiles à concilier que ceux de l'Opposition. Plusieurs autres aspects de la diplomatie ont été utiles au politicien qu'il est devenu. Il était doué pour la stratégie, sachant concilier les principes et la pratique, obtenir un compromis sans compromettre ses objectifs. Il avait appris à déceler rapidement les erreurs de tactique, à les reconnaître avec une franchise désarmante et à changer de cap en pleine manoeuvre. Il avait acquis une endurance extraordinaire, comme doivent le faire tous les habitués des conférences internationales; de sorte qu'après le revers le plus cuisant, il pouvait se présenter au bureau dès le lendemain matin, frais et dispos, prêt à engager le prochain combat. Il ne se laissait pas abattre par l'échec apparent -- mais seulement apparent -- de tant de négociations internationales: il croyait au pouvoir des idées et il avait la conviction qu'un peu d'imagination aide bien mieux qu'obstination et entêtement à sortir une négociation de l'impasse.

Mais je m'écarte de mon sujet. Je n'ai pas à m'en excuser, tant il est difficile de démarquer les accomplissements de Lester B. Pearson à titre de premier ministre et à titre de diplomate et de secrétaire d'État aux Affaires extérieures. Je suis bien placé pour savoir que la politique étrangère d'un gouvernement est toujours une oeuvre collective. Et pourtant, je n'hésite pas à affirmer que Lester B. Pearson a été l'architecte de la diplomatie multilatérale du Canada. Ses intuitions les plus brillantes ont été sans contredit celles qui

embrassaient d'un seul coup d'oeil l'ensemble de la terre des hommes, de la communauté internationale. Cette vision planétaire a inspiré et motivé les coups d'éclats de sa carrière diplomatique. La fresque que nous dévoilons à l'instant justifie pleinement cette affirmation:

"Sooner and better than his contemporaries he had come to understand that the world, for all of its diversity, was one...that no nation, even the most powerful, could escape a common creaturehood and a common peril."

Lester B. Pearson a acquis cette vision planétaire très tôt dans sa carrière. On la retrouve en filigrane tout au long des conférences Armstrong qu'il a prononcées en 1942, où il affirmait catégoriquement qu'"aucun pays ne peut plus espérer la paix en fondant sa politique sur l'isolement ou sur l'absence d'obligations internationales." Cette même vision l'a inspiré, lorsqu'il a dirigé la délégation permanente du Canada à la conférence de fondation des Nations Unies en 1945; elle l'a conduit à abandonner la sécurité relative que lui offrait la fonction publique pour assumer la direction politique de notre diplomatie. Elle l'a soutenu pendant son mandat de président de l'Assemblée générale des Nations Unies et a certainement été à l'origine du rôle prépondérant qu'il a joué dans le règlement de la crise de Suez en 1956 -- rôle qui lui a mérité le prix Nobel de la paix.

Rétrospectivement, il faut bien constater la singularité historique de l'évolution de la politique étrangère du Canada. Au cours des années qui ont suivi la passation des compétences extérieures du Parlement de Westminster au Gouvernement du Dominion, comme on l'appelait à l'époque, le Canada a littéralement fait irruption sur la scène internationale. A mon avis, la singularité de cette évolution provient de ce que le Canada est l'un des rares pays qui ait développé sa vision du monde dans l'abstrait, à partir de principes plutôt que d'intérêts, c'est-à-dire avant d'avoir consolidé sa diplomatie bilatérale ou même identifié avec précision quels étaient ses intérêts nationaux sur la scène internationale. Sans doute des circonstances historiques expliquent-elles dans une large mesure cette évolution quelque peu singulière: les rapports triangulaires avec Londres et Washington qui ont caractérisé nos relations extérieures avant et pendant la Seconde Guerre mondiale; l'ampleur de notre engagement dans la deuxième génération d'organisations internationales établies à la fin des hostilités; la guerre froide, qui a accentué encore nos engagements multilatéraux; l'effacement momentané sur la scène internationale de l'Europe et du Japon, tout entier occupés à la reconstruction de l'après-guerre; la lutte pour l'indépendance en Asie et en Afrique, qui était alors à ses débuts et qui devait

s'accomplir avant qu'une puissance non colonisatrice comme le Canada puisse nouer des relations bilatérales avec ces sociétés. Mais je suis convaincu que la diplomatie multilatérale du Canada n'aurait pu se développer aussi rapidement ni porter aussi loin sans la vision de Lester B. Pearson.

"La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent"; mon illustre prédécesseur affectionnait cette phrase d'Albert Camus, que reproduit cette fresque. Parce que les circonstances autant que ses convictions ont conduit Lester B. Pearson à mettre surtout l'accent, pendant sa carrière diplomatique, sur les universaux de notre politique étrangère, on a parfois accusé Lester B. Pearson d'avoir négligé certains des intérêts nationaux du Canada. Cette accusation est injuste; car c'est moins au nationalisme canadien que mon prédécesseur a voulu mettre la bride, qu'à tous les nationalismes, et pour des raisons que justifie amplement l'histoire récente de l'humanité.

S'il a pu commettre quelques erreurs à cet égard, il faut les imputer à sa générosité et à son optimisme. Dans l'immédiat après-guerre, il a peut-être sous-estimé la volonté de puissance des États nationaux et leur réticence à renoncer à certains des attributs de leur souveraineté pour renforcer l'ONU et ses institutions spécialisées. Mais je me réjouis qu'il ait erré en ce sens plutôt qu'en l'autre, car si son optimisme avait été justifié il est certain que la communauté internationale serait aujourd'hui plus prospère et plus en sécurité.

Autres temps, autres moeurs. Les gouvernements canadiens qui se sont succédé, depuis le départ de M. Pearson, ont dû réaffecter les ressources diplomatiques du Canada et mettre l'accent sur le développement des relations bilatérales. Toutefois, en lisant attentivement les déclarations de politique étrangère de M. Pearson au cours des années quarante et cinquante, on y trouvera à l'état embryonnaire la plupart des initiatives bilatérales lancées par le gouvernement canadien ces dernières années: par exemple, le rajustement progressif de nos relations avec les États-Unis, qu'il avait préconisé dans sa fameuse déclaration controversée de 1951 (il semble bien qu'aucun secrétaire d'État aux Affaires extérieures ne puisse aborder ce sujet sans susciter de controverses; nos démarches en vue de resserrer nos liens avec l'Europe, qu'il avait préparées en appuyant fermement la thèse de l'unité européenne dès 1956; ou encore le rapprochement avec l'Union soviétique et les puissances asiatiques comme le Japon et la Chine. A mon avis, ces initiatives bilatérales seront d'autant plus à l'avantage qu'elles ont été prises dans le cadre de la diplomatie multilatérale mise en place par M. Pearson.

Si j'ai voulu mettre en relief aujourd'hui les éléments de continuité entre la politique étrangère du regretté Lester B. Pearson et celle du Gouvernement actuel, c'est que je suis persuadé qu'en cette époque de l'"après-Pearson", caractérisée par de profonds changements dans le contexte international, les principes "Pearsoniens" doivent continuer d'encadrer la diplomatie canadienne. Je ne saurais suggérer de meilleure devise pour le Ministère que le défi lancé à la communauté internationale par Lester B. Pearson, lors de la conférence de San Francisco:

"Il est plus ardu encore de vaincre la guerre que de vaincre l'ennemi. Le cheminement sera lent et difficile. Il faudra faire preuve de rares talents d'organisation et d'improvisation: tantôt user de prudence, tantôt accepter de courir de grands risques pour réaliser de grands desseins, et ne jamais permettre que des revers passagers ébranle notre foi en la victoire finale. Surtout, il faut prendre garde qu'un optimisme trompeur ne nous conduise à croire que la victoire est pour demain; car le chemin qui mène de la guerre des tranchées au grand soir de la paix universelle est semé d'embûches."

S/C